

UN COUP D'OEIL
SUR L'ACTUALITÉ
QATAR 2022,
QUEL BILAN ?

PHILOSOPHIE
SACRÉ SPORT

HISTOIRE
CULTE ET CULTURE
DU CORPS

GÉOPOLITIQUE
LES NATIONS SUR LE
RING

ÉCONOMIE
630 MILLIONS POUR
TAPER DANS UN
BALLON

LITTÉRATURE
ANTOINE BLONDIN,
LE HUSSARD DANS LES
GRADINS

HISTOIRE DE
L'ART
LES COULEURS
DE L'EXPLOIT

LA

JANVIER 2023 - NUMÉRO 32



LE SPORT

INTERVIEW

avec

Martin Mosnier

Journaliste chez Eurosport

Fugue



ÉDITORIAL

Le sport a pleuré ses héros en 2022 : mort du roi Pelé à 82 ans, retraite de la légende Roger Federer et de la reine Serena Williams à 41 ans. Des pages dorées de l'encyclopédie sportive se tournent mais l'année 2023 vaut la peine d'être vécue : de nouvelles idoles naissent et des légendes se construisent, encore plus vite que celles que nous regrettons. Nous serons en France aux premières loges des prochains exploits en tant qu'organisateur de la Coupe du monde de rugby qui s'annonce grandiose, surtout du côté des Bleus (décidément), dernière haie avant les Jeux olympiques 2024. Ces événements sont opportuns pour un gouvernement en peine, et les épreuves les plus difficiles auront lieu pour lui bien avant le coup d'envoi du ballon ovale au Stade de France. Réforme des retraites, lois immigration et énergie nucléaire, crise énergétique et inflation : avec tous ces enjeux, c'est le gouvernement d'Elisabeth Borne qui sera le premier à devoir faire preuve de talent et de génie. Il pourra compter sur l'enthousiasme populaire soulevé par ces événements pour apaiser les tensions, et il tirera profit d'un engouement qui conduit à l'insouciance. Le sport comme opium du peuple sera-t-il encore efficace cette année ? En ce qui nous concerne, cela dépendra des performances françaises : aussi le gouvernement chante-t-il avec nous : "Allez les Bleus !"

Alban Smith

SOMMAIRE



Un coup d'œil sur l'actualité

QATAR 2022, QUEL BILAN ?

7

Philosophie

SACRÉ SPORT

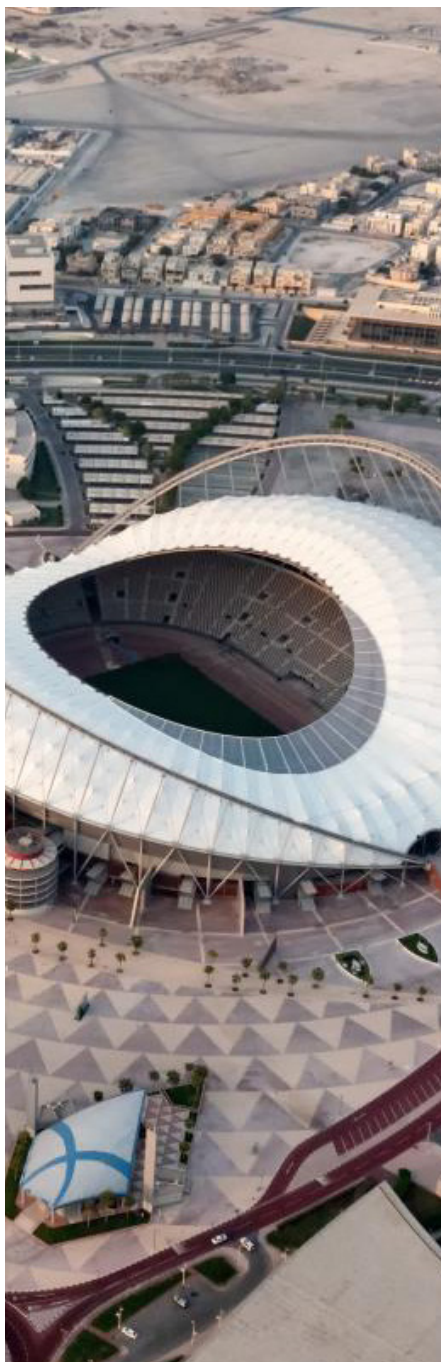
11

Histoire

CULTE ET CULTURE DU
CORPS

15





Géopolitique

LES NATIONS SUR LE RING

19



Économie

630 MILLIONS POUR
TAPER DANS UN
BALLON

23



Littérature

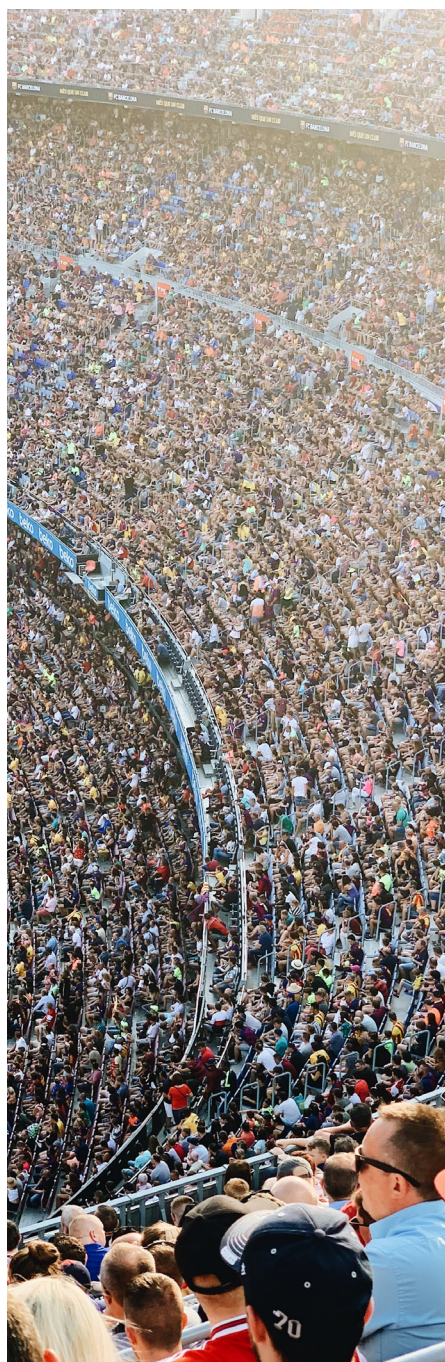
ANTOINE BLONDIN, LE
HUSSARD DANS LES
GRADINS

27



Histoire de l'Art 31

LES COULEURS DE
L'EXPLOIT



Interview

MARTIN MOSNIER,
JOURNALISTE CHEZ
EUROSPORT

35



*Coups de cœur de
Charlotte*

39

***Vous lisez La Fugue et aimez son contenu ?
Vous souhaitez aider cette revue ?***

***Vous pouvez soutenir
sa jeune équipe par vos
dons afin de financer ses
projets et accompagner
son développement.
Retrouvez-nous sur notre
site afin de nous soutenir.
Ajoutez votre pierre à
notre jeune édifice !***

***Vous souhaitez partager vos impressions ?
Répondre à un article ?***

***N'hésitez pas à nous
envoyer votre mot par
mail ou via les réseaux
sociaux !***

QATAR 2022, QUEL BILAN ?

Emmanuel Hanappier

La Coupe du monde a pris fin le 18 décembre dernier avec la victoire de l'Albiceleste au terme d'une finale qui restera longtemps dans les mémoires. Mais au-delà du résultat sportif, quel regard porter sur cette édition parmi les plus polémiques de l'histoire ?



Le stade 974 de Doha - Unsplash

Des scandales à la pelle :

Comment ne pas revenir d'abord à l'origine de cette coupe du monde, c'est-à-dire à son attribution au Qatar ? « Par quel miracle le Qatar, qui avait le plus mauvais dossier de tous

les candidats, a obtenu la Coupe du monde ? », c'est la question que pose Sepp Blatter, président de la FIFA (Fédération Internationale du Football Association) jusqu'en 2015, devant les caméras de la cellule d'investigation de *Radio France*. L'enquête réalisée par Pierre-Stéphane Fort et Nicolas Bellot pointe en particulier les liens

A l'aberration que représente l'organisation d'une coupe du monde dans un tel pays [...]

entre Michel Platini, dont le vote pour l'attribution de la coupe du monde aurait été déterminant, le président Sarkozy et celui qui était à l'époque le prince héritier du Qatar, Tamim Ben Hamad Al-Thani. Tout se serait joué quelques jours avant le vote, lors d'un dîner à l'Elysée le 23 novembre 2010, au cours duquel Nicolas Sarkozy aurait obtenu le rachat du Paris Saint-Germain, propriété de son ami Sébastien Bazin alors en difficulté, en échange de la voix de l'ancienne star de l'équipe de France qui devait rallier à sa cause trois autres personnes. Malgré des preuves parfois accablantes, l'affaire n'est pas prête d'être élucidée. Depuis 2019, une procédure d'information judiciaire du Parquet national financier est tout de même en cours pour « corruption active et passive », « blanchiment » et « recel » concernant cette attribution du mondial.

Par la suite, ce sont les problématiques écologiques et sociales qui ont surgi, le gouvernement qatari n'ayant pas les mêmes préoccupations que les démocraties occidentales. Mais tout cela n'a pu être évoqué que très tard ; il a par exemple fallu attendre février 2021 et la publication d'une enquête du quotidien britannique *The Guardian* révélant qu'au moins 6 500 travailleurs immigrés au Qatar y étaient morts entre 2011 et 2020 pour que nous prenions conscience de l'ampleur de la situation. En cause, l'opacité de l'organisation du mondial qui empêche encore d'évaluer précisément les dégâts humains et écologiques ; *The Guardian* avait eu recours à des données en provenance d'Inde, du Bangladesh, du Népal et du Sri Lanka, ainsi qu'à des chiffres émanant de l'ambassade du Pakistan au Qatar.

Enfin, à l'aberration que représente l'organisation d'une coupe du monde dans un tel pays, qui entretient le règne de l'éphémère, s'ajoute l'hypocrisie des dirigeants du football mondial. La veille de l'ouverture de la Coupe du monde, Gianni Infantino, le patron de la FIFA, sous l'œil médusé des journalistes, s'indignait encore de l'injustice que subissait le pays hôte, tout en déclarant que « pour ce que nous, les Européens, avons fait au cours des 3.000 dernières années, nous devrions nous excuser pour les 3.000 prochaines années



Un autocollant appelant au boycott en Allemagne - Unsplash

avant de donner des leçons de morale aux autres ».

Un enthousiasme relatif :

Tout cela a-t-il eu des conséquences sur les audiences télévisées ? Y-a-t-il eu boycott ? Si la finale de la Coupe du monde a rassemblé plus de 20 millions de téléspectateurs sur TF1 et un pic à 29 millions lors de la séance des tirs au but, ce qui est un record absolu dans l'histoire de la télévision en France, ce constat est tout de même à relativiser, puisqu'il ne concerne que la France et que l'on comprend aisément que le parcours de l'équipe de France ait eu raison des plus fervents opposants à cette coupe du monde...

Au niveau européen, selon les calculs de *Challenges*, 54 millions de personnes ont regardé le premier match de leur sélection nationale lors du Mondial 2022, soit 40 millions de moins qu'en 2018, ce n'est pas rien. Et au niveau mondial, le match d'ouverture opposant le Qatar à l'Equateur n'a été suivi que par 6,21 millions de téléspectateurs tandis que 10 millions de téléspectateurs avaient regardé le premier match du Mondial 2018 entre la Russie et l'Arabie saoudite (une affiche à peu près

[...] s'ajoute l'hypocrisie
des dirigeants du football
mondial.

Un investissement colossal, 10 fois plus élevé que celui effectué par la Russie en 2018, fait de cet événement la compétition la plus chère de l'histoire.

équivalente).

Ces données plus générales permettent ainsi de voir que la Coupe du monde a suscité moins d'enthousiasme que la dernière édition et que les nombreuses polémiques qu'elle a entraînées en sont la cause première, étant donné les horaires des matchs observés. Cependant, on remarque aussi que cet écart n'est dû qu'aux audiences européennes ; Nabil Ennasri, docteur en sciences politiques et spécialiste du Qatar notait, dans un article du Monde, que les appels au boycott avaient, en effet, porté leur fruit uniquement en Europe tandis que l'Asie, l'Amérique Latine et le monde arabe y étaient demeurés largement indifférents.

Le pari gagnant du Qatar :

Organiser une coupe du monde dans un État pour le moins à contre-courant du progressisme ambiant, promettre d'accueillir le double de la population locale, climatiser des stades en plein désert quand on parle d'urgence écologique en Occident... il fallait oser !

220 milliards de dollars c'est le montant que le Qatar a investi pour pouvoir accueillir la coupe du monde de foot, selon les calculs du cabinet Deloitte. Ils ont servi à la construction des 8 stades, mais aussi à la construction de lignes de métro, de tunnels et de ponts, d'hôtels ou encore de stations d'épuration. Un investissement colossal, 10 fois plus élevé que celui effectué par la Russie en 2018, faisant de cette compétition la plus chère de l'histoire. Le Qatar n'a donc pas démenti sa renommée de ce point de vue ! Mais il faut bien sûr y voir un investissement, qui a permis au Qatar d'augmenter considérablement ses capacités d'accueil touristique, et surtout de créer une image de marque et d'en faire la publicité. Le souvenir de cette coupe du monde, conclue par une finale de rêve, restera attaché à l'image du Qatar, qui n'a été ternie par aucun incident grave ou défaut d'organisation, une fois la compétition lancée.

Plus que toutes les autres, cette édition 2022 est un succès pour son pays hôte qui a pris un tournant symbolique aux yeux du monde, malgré les polémiques qui, comme on l'a vu, n'ont eu de résonances qu'en Europe. Pour la première fois peut-être l'attention du monde entier a été portée sur un pays du Golfe sans qu'il ne s'agisse d'un conflit, et le Qatar a même eu l'occasion de démontrer ainsi son sens traditionnel de l'accueil et de la fête. C'était aussi l'occasion pour lui de prouver la valeur de ses savoir-faire et la possibilité d'un nouveau modèle écologique à travers la mise en place de politiques d'écoconstruction dont il est, cependant, très difficile de mesurer l'application réelle. Sur le plan diplomatique, la coupe du monde semble avoir été l'occasion de nombreux rapprochements notamment avec l'Arabie Saoudite, ennemi juré depuis quatre ans. Parmi les belles images de la Coupe du monde, on retiendra, en effet, celle de l'émir du Qatar arborant à son cou le drapeau de l'Arabie Saoudite après son exploit contre l'Argentine, en phase de groupes. Cela a participé à construire l'image d'un territoire idyllique, d'un pays tourné vers l'avenir et d'une culture qui n'est pas en contradiction avec celle des pays occidentaux ; les autorités ayant su se montrer conciliantes en n'appliquant pas le règlement dans sa totalité, notamment en ce qui concerne les vêtements.

Cependant, la partie n'est pas gagnée pour autant puisqu'il faut espérer que la lumière sera un jour faite sur les suspicions de corruption autour du mondial. Ces suspicions s'alourdissent encore davantage depuis les révélations ahurissantes du parquet fédéral de Belgique, qui accuse l'émirat d'avoir influencé les décisions du Parlement européen en achetant au moins six personnalités, dont une vice-présidente de l'institution.

Il apparaît en fin de compte que le foot est éminemment politique, pour le meilleur et pour le pire. ■

Plus que toutes les autres, cette édition 2022 est un succès pour son pays hôte qui a pris un tournant symbolique au yeux du monde, malgré les polémiques qui, comme on l'a vu, n'ont eu de résonances qu'en Europe.



Spectateurs d'un match de la coupe du monde au Qatar - Unsplash

Philosophie

SACRÉ SPORT

Gabriel Arduin

Le sport n'est pas qu'un simple divertissement, et chaque grande compétition internationale ne cesse de nous le rappeler. Il véhicule des émotions, déchaîne les passions, il n'est pas un simple jeu, ni un simple moyen de se sentir bien dans son corps. Car le sport investit, en plus de la sphère physique, les sphères poétique et politique, et a trait au sacré.



Les Courses à Longchamp, Manet, 1867

Sport, de quoi parlons-nous ?

« Ecoutez donc la marée humaine hurler. Voici l'écho ou la reprise du plus enfoui des archaïsmes. Cette cérémonie est religieuse, j'entends par religion des choses oubliées depuis toujours, des choses barbares, sauvages, qui n'ont peut-être

jamais eu de mots dans aucune langue, et qui nous viennent de nos commencements, sans texte ». Ces propos de Michel Serres dans *Le Monde* en 1979 qui dépeignent l'euphorie d'un stade ne vont pas cesser de résonner dans les décennies à venir, car eux seuls permettent d'expliquer le rapport de l'humanité au sport,

Le sport compétitif, c'est un risque et un défi, c'est un vecteur d'émotions poétique et politique qui se transforme en un rituel sacralisé.



La Camp Nou, stade du FC Barcelone - Unsplash

qui est un rapport religieux et un réinvestissement de l'imaginaire primitif. Mais d'abord, procédons à quelques distinctions : le sport n'est pas réductible à une technique, car il nécessite de la création constante, de l'adaptation. Il n'existera jamais deux matchs de foot identiques, ni deux rounds de boxe identiques. Il y a bien sûr une maîtrise de la discipline grâce à un entraînement inlassablement répété : un judoka ne peut pas progresser sans faire des centaines et des centaines d'uchi-komis, sans toujours répéter les entrées des prises. Mais lors de la compétition, le duel entre des individus ou entre des équipes prend une tournure nouvelle, jamais vue auparavant et qui ne sera jamais reproduite, qui nécessite une part de risque, une part de créativité, une part d'intelligence du jeu, et même une part de génie. De plus, le sport n'est pas réductible à une éducation physique. Nous faisons tous du sport au sens d'une éducation physique : lorsque nous étions plus jeunes, nous faisons du sport à l'école, aujourd'hui nous allons courir, jouons dans des associations sportives, allons à la piscine faire des longueurs, à la salle, que sais-je ! Cette éducation physique est bien sûr primordiale

pour l'épanouissement personnel : *mens sana in corpore sano*, disait Juvénal. Mais pourtant, ce n'est pas du sport, en tout cas cela n'a rien à voir avec le sport compétitif, tel que je me propose de l'analyser maintenant. Le sport compétitif, c'est un risque et un défi, c'est un vecteur d'émotions poétique et politique qui se transforme en un rituel sacralisé.

Poétique et politique du sport : le sacré à l'œuvre

Intéressons-nous d'abord à l'aspect poétique du sport, sa dimension esthétique et littéraire, son imaginaire. Comme le disait Michel Serres, le sport nous renvoie à l'imaginaire primitif. Quel est-il ? Chez Homère, l'imaginaire sportif est celui de la gloire aristocratique. « *Il n'est pas de plus grande gloire pour un homme dans sa vie que de remporter quelque victoire avec ses mains et avec ses pieds* », déclare-t-il au chant VIII de l'Odyssée. Le sport fait donc écho au désir d'honneur de l'homme et à son tempérament guerrier. Pour autant, le sport

n'est pas la guerre, et l'on peut même affirmer que le sport a justement pour vertu cathartique, en érigeant en valeur l'affrontement, d'exorciser la violence du corps politique. En effet, à l'inverse de la société où la loi régit les relations humaines et vise à éviter l'affrontement, le sport est cette contre-société dans laquelle l'affrontement est la norme, et même la valeur suprême. S'affronter au moyen du sport plutôt que de s'affronter par les armes, c'était déjà le sens des Jeux grecs à Olympie, qui signifiaient pour l'ensemble du monde grec un temps de paix, la violence étant canalisée dans l'affrontement sportif. Le sport peut donc être défini dans ses deux versants : son versant poétique, qui lie imaginaire guerrier et esthétique (pensons au discobole de Myron, mélange de puissance et de grâce), et son versant politique, qui met à l'honneur l'affrontement et canalise la violence sociale potentielle. Ainsi, apparaît la dimension sacrée du sport : la tenue d'un sacrifice. Dans la compétition sportive, on serait en effet tenté de voir trois entités, qui seraient le gagnant, le perdant et le public extérieur. Mais d'après ce que nous avons dit sur les émotions poétique et politique, il n'en est rien, car le public n'est pas extérieur à l'affrontement. Mieux vaut donc distinguer un groupe anxieux de son salut qui projette ses angoisses sur l'affrontement des champions, une victime sacrificielle indispensable (le perdant) et un champion sacrificateur (le vainqueur). Ce qui crée et perpétue cette vague d'émotions, telle la « ola » dont parle Michel Serres, c'est la projection d'un public dans son champion, que ce soit un individu ou une équipe. C'est ainsi qu'après une finale perdue de coupe du monde de football, nombreux sont ceux qui nourrissent un sentiment d'injustice, qui accusent l'adversaire d'avoir triché, l'arbitre d'avoir été corrompu, qui se persuadent que la victoire leur a été volée. Qui en effet aurait envie d'être la victime sacrificielle indispensable ?

***Vers une éthique individuelle :
apaisement des passions et redécouverte
des valeurs morales du sport***

Création esthétique et exorcisme de la violence par l'affrontement sportif créent donc un champ de force émotionnel assez puissant pour rejouer un rite sacrificiel et une mort symbolique. Ce qui

est problématique, ce n'est pas l'émotion collective en soi, mais son lien plus ou moins distendu avec le sport lui-même. En effet, le danger du sport, c'est que l'émotion s'émancipe du contexte sportif, du lieu de l'affrontement ou de la durée de l'affrontement, pour ceux qui le regardent à la télévision : l'émotion peut alors se fixer sur autre chose que le sport, comme par exemple un sentiment de communauté ethnique ou nationale, et nourrir ainsi le séparatisme ou un nationalisme exacerbé. Et même si l'émotion volatile se reporte sur le seul individu, elle peut nourrir une frustration ou de l'orgueil, selon l'issue du match. Face à cette émancipation de l'émotion par rapport au sport, il convient de se rappeler que les vertus sportives sont bénéfiques à la société car les fondements de la morale du sport coïncident avec les fondements de la morale tout court. Autonomie et respect sont en effet les deux fondements moraux par excellence, comme l'affirme par exemple Kant, et ce sont aussi les deux conditions du sport : la liberté créative, ainsi que le respect pour les règles du jeu et pour l'adversaire. En ce sens, le sport porte en lui une culture humaniste qu'il ne faut pas oublier et qui empêche l'émotion de se transformer en pulsion de destruction ou en repli sur soi. Rappelons-nous donc cette sage parole de François de Sales dans son *Introduction à la vie dévote*, lui qui s'inquiétait, déjà au début du XVII^e siècle, des passions pour le jeu de paume : « Pour honnête que soit une récréation, c'est vice que d'y mettre tout son cœur et son affection ». ■

Mieux vaut donc
distinguer un groupe
anxieux de son salut qui
projette ses angoisses
sur l'affrontement des
champions, une victime
sacrificielle indispensable
(le perdant) et un
champion sacrificateur (le
vainqueur).



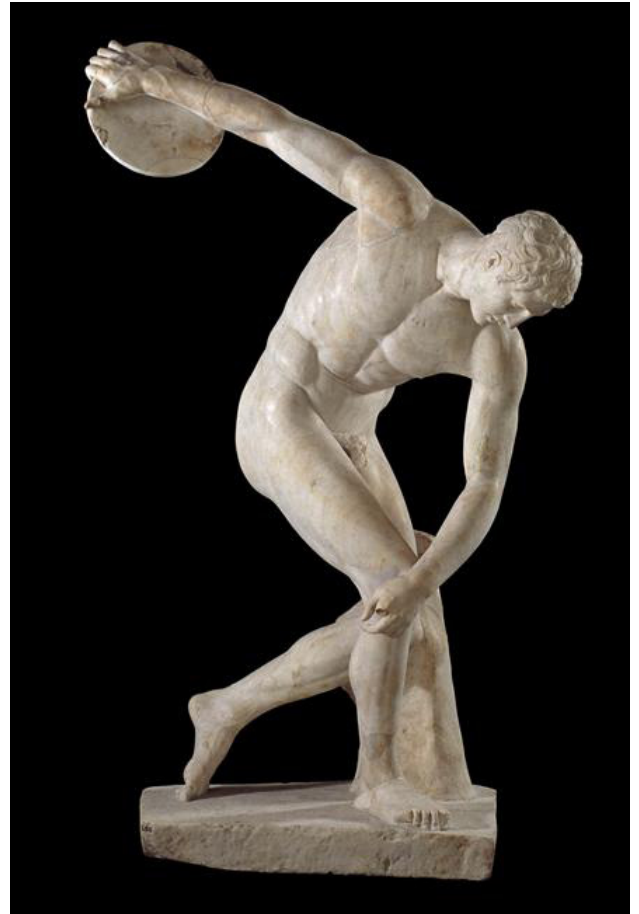
Le traditionnel Haka des joueurs de rugby néo-zélandais - Unsplash

Les fondements de la morale du sport
coïncident avec les fondements de la
morale tout court.

CULTE ET CULTURE DU CORPS

Hervé de Valous

Bien avant l'Angleterre, la Grèce fut la patrie par excellence du sport, où dès le plus jeune âge, les enfants étaient formés pour correspondre à l'idéal du bon citoyen, celui qui sait se battre, qui concourt et qui rivalise dans l'excellence physique. Une culture où le sport était l'une des marques de la civilisation.



Discobole d'après Myron (V^e siècle avant J.-C.), crédit RMN

En 1896, après plus de 1500 ans d'éclipse dus au décret d'interdiction de l'empereur Théodose, renaissent les Jeux Olympiques à Athènes dans un esprit de paix universelle et d'unité de l'humanité. L'homme à l'origine de cette initiative, le baron Pierre de Coubertin déclara même : « [les Jeux] sont mondiaux, tous les peuples y doivent être admis sans discussion ». Si cette vision des Jeux et du sport en général est généreuse, elle ne correspond néanmoins pas à l'idée que s'en faisaient les Grecs de l'Antiquité. En effet, même s'ils partageaient l'idée d'un perfectionnement humain dans le sport, il ne s'agissait pas pour autant d'en faire un divertissement, et encore moins un moyen de communion universelle. Cette pratique inventée par les Grecs et pour les Grecs était l'instrument et la preuve de leur supériorité

sur le monde. Leur excellence physique était, pensaient-ils, le reflet de leur excellence morale. L'idéal du guerrier et de l'athlète s'inscrivait plus largement dans le cadre de la *kalokagathie*, cet idéal du beau (*kalos*) et du bon (*agathos*) prôné par la civilisation hellénique.

Du gymnase au champ de bataille, l'éthos de la force

Au sein de la Cité, le jeune Grec est formé intellectuellement et physiquement par une institution nommée gymnase. Ce complexe, constitué par des bâtiments et des structures sportives, est le lieu par excellence de la diffusion de l'éducation grecque. Si des enseignements littéraires et musicaux y sont transmis, force

Leur excellence physique était, pensaient-ils, le reflet de leur excellence morale.



Athlètes à l'entraînement, attribué au peintre de la Fonderie (début du V^e siècle avant J.-C.), crédit RMN

est de constater l'importance, pour ne pas dire la prépondérance, qui est accordée à la culture physique. C'est sur le stade et le palestre que se retrouvent les plus jeunes pour développer leur corps grâce à différentes disciplines telles que le pancrace, la lutte, la boxe, le lancer de disque et de javelots, etc. Cette pratique intensive du sport doit permettre de sculpter les corps afin de leur faire atteindre une perfection esthétique, de leur faire approcher l'idéal du *kalos*. Pour les Grecs, un corps beau est un corps musclé. Il y a une véritable dimension esthétique voire érotique dans le corps du sportif. Cependant, cette beauté corporelle est également utilitaire. En effet, la beauté physique n'est tant recherchée pour elle-même que pour aguerrir la jeunesse grecque et la préparer à se battre. Cette dimension militaire est fondamentale et a notamment été soulignée par l'historien Philippe Gautier qui, dans un article de 1995 (« Notes sur le rôle du gymnase dans les cités hellénistiques »), montrait que tous les gymnases n'étaient pas dotés de salles de conférence pour la transmission du savoir. Cette institution était, selon lui, destinée avant toute chose à former de futurs soldats, et

ce, notamment dans les royaumes grecs nés de la conquête d'Alexandre. Même à Athènes, phare intellectuel et moral de la civilisation grecque, au terme de leur formation, les éphèbes, c'est-à-dire les jeunes gens, proclamaient un serment aux forts accents martiaux : « *Je ne déshonorerai pas mes armes sacrées et je n'abandonnerai pas mon compagnon, là où je serai en ligne* ». Ce culte du corps, cette culture farouche et belliqueuse et cet apprentissage exigeant s'accomplissaient dans l'altérité et la confrontation.

L'esprit de compétition, un idéal agonistique

Les Grecs connaissaient mieux que quiconque la puissance de la comparaison et ils savaient la pratiquer tant entre eux qu'avec les autres. La littérature grecque ne manque pas d'anecdotes mettant en valeur le physique grec par opposition au physique barbare, au physique de celui qui n'est pas civilisé. C'est le cas lorsque durant la première



Les ruines du gymnase de la cité grecque d'Aï Khanoum, crédit RMN

décennie du IV^{ème} siècle avant Jésus-Christ, alors que Sparte mène une série d'expéditions militaires en Asie Mineure, sur les terres des Perses, le Roi spartiate Agésilas réaffirme la supériorité physique des Grecs d'une manière originale : « Persuadé que le mépris de l'ennemi inspire aussi de la force pour la guerre, il ordonna aux crieurs de vendre nus les barbares pris par les maraudeurs. Les soldats qui voyaient la blancheur de leur peau, parce que les Perses ne se déshabillent jamais, leur mollesse et leur peu de résistance à la fatigue, parce qu'ils sont toujours en voiture, se persuadèrent que la guerre ne serait pas plus redoutable que s'ils n'avaient affaire qu'à des femmes » (Xénophon, *Les Helléniques*, Chapitre IV, livre troisième, 19). Par cette expérience de l'altérité, Agésilas tend un véritable miroir inversé à ses hommes. Les corps flasques, blanchâtres et efféminés des Perses renvoient à ce que sont, au contraire, les corps des Grecs éduqués dans la rigueur du gymnase.

Néanmoins, c'est surtout dans le cadre des concours que l'émulation physique des Grecs atteint son paroxysme et sa perfection. Dès l'époque archaïque, les sources mentionnent l'existence de ces concours tant à l'échelle des Cités qu'à l'échelle du monde grec dans sa globalité. Les quatre concours panhelléniques, les plus grands et les plus prestigieux, rassemblent à intervalle régulier des athlètes grecs de toute origine autour des principaux sanctuaires de la Grèce, notamment ceux d'Olympie et de Delphes. La performance des athlètes est considérée comme une véritable

offrande faite aux dieux et symbolise l'excellence de l'éducation de la Cité qu'ils représentent. Dans ce cadre, le sport est alors à la fois un acte de piété et un acte de patriotisme. À l'époque archaïque ainsi qu'à l'époque classique, le vainqueur de chaque épreuve se voit attribuer une couronne de feuillage (laurier, pin, céleri ou encore olivier sauvage) ainsi qu'un ruban de laine rouge, la *taenia*. Cependant, à la période hellénistique, afin d'exalter avec toujours plus de magnificence les prouesses physiques des sportifs, l'habitude est prise d'offrir aux vainqueurs des couronnes d'or. La renommée des athlètes vainqueurs rejaillit sur leur Cité qui leur attribue gloire, honneurs et récompenses. De nombreux décrets honorifiques sont gravés dans la pierre pour rendre hommage à ces hommes et des statues sont dressées comme pour Théogènes de Thasos, un athlète qui aurait remporté plus de 1300 victoires. Néanmoins, même si les concours donnaient aux athlètes une réputation parfois extraordinaire, ils n'étaient pour autant pas considérés comme des dieux ou des demi-dieux. Ainsi à Olympie, les magistrats de la ville s'assuraient qu'aucune statue d'athlète ne soit plus grande que nature afin de ne pas pousser le peuple à les adorer. Même dans la gloire, les athlètes étaient tenus de faire preuve de *sophrôsunê*, cette tempérance et cette modération qui devaient habiter le cœur de chaque Grec. Sport, compétition, sentiment de supériorité et quête de triomphe ne doivent jamais faire oublier aux athlètes grecs qu'ils sont mortels. ■



Bronze représentant un athlète victorieux faisant une libation, crédit RMN



Dessin de Jacques Faizant, paru dans le numéro de Paris Presse du 1er septembre 1960

LES NATIONS SUR LE RING

Amycie Lécuyer

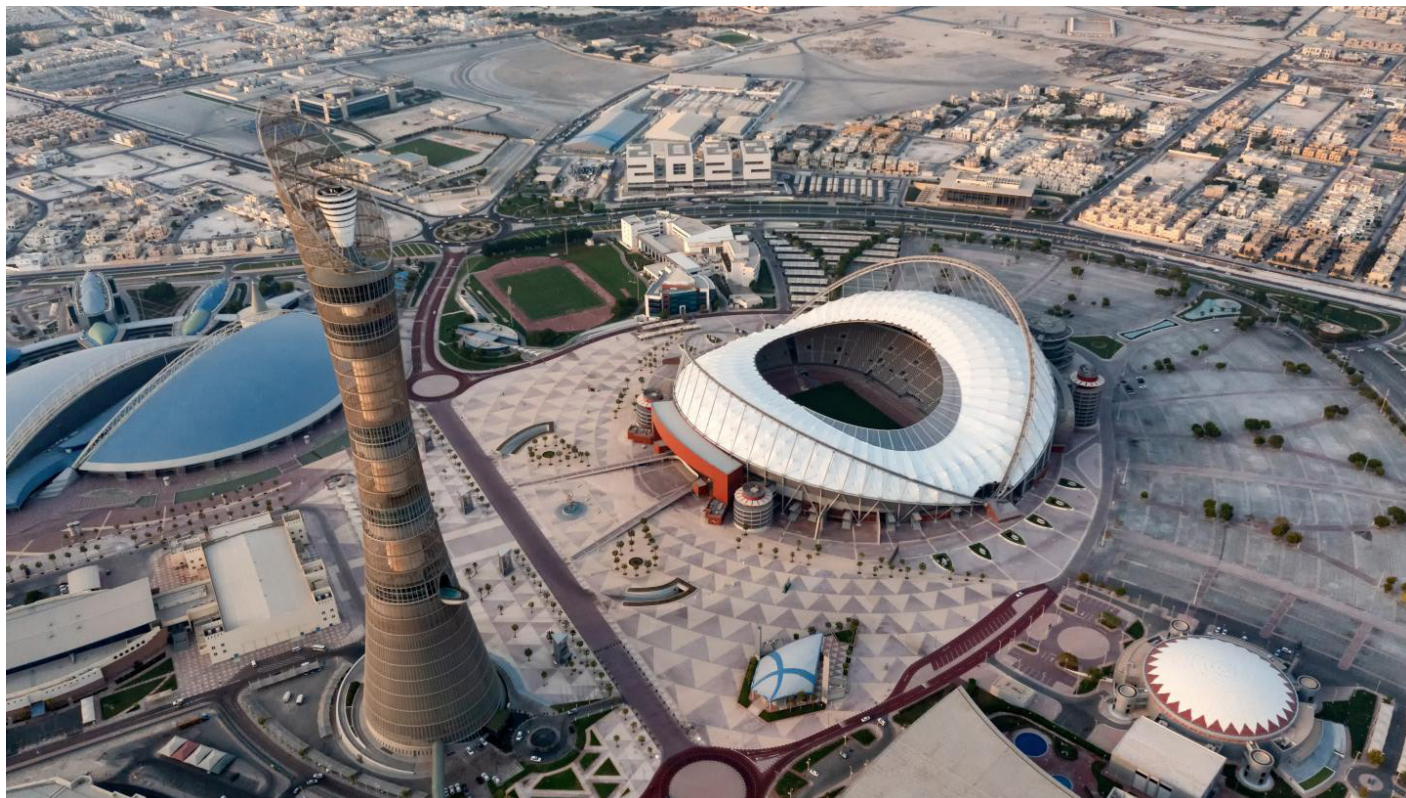
Pierre de Coubertin, fondateur des Jeux olympiques modernes, voyait dans le sport un moyen de promouvoir la paix entre les peuples. Mais les compétitions internationales exacerbent les sentiments nationaux et suscitent des passions, ce qui ne pouvait les tenir à l'écart de la politique et de l'économie. Si les événements sportifs sont tant attendus par les supporters, ils ne le sont pas moins par les Etats.

Le sport, vecteur des relations internationales

La raison d'Etat n'est pas toujours comprise et l'art de la politique est de la rendre acceptable, surtout dans un monde où les démocraties sont nombreuses et où l'opinion publique devient une terre à conquérir. Le tournant international qu'a emprunté le sport à la fin du XIXème siècle ainsi que sa popularité en ont fait une vitrine derrière laquelle chaque Etat s'expose dans une parade soigneusement orchestrée. Il faut exhiber des sportifs performants, reflets d'une jeunesse saine, des infrastructures de qualité pour les pays accueillant les événements, des sponsors nationaux ... Tout cela participe à leur

rayonnement sur la scène internationale et fait du sport un formidable outil de soft power. La capacité d'un Etat à être une grande puissance s'évalue presque autant par le PIB que par le nombre de médailles gagnées aux Jeux Olympiques. Le Général de Gaulle, pour qui la France ne pouvait exister qu'en tant que grande puissance, a initié dans les années soixante des investissements dans le nucléaire, le spatial et... le sport, à la suite de l'humiliation nationale aux JO de Rome (1960). Il déclara même qu'« un pays doit être grand par la qualité de sa jeunesse et on ne saurait concevoir cette jeunesse sans un idéal sportif. »

Le terme de "diplomatie sportive" est utilisé par les dirigeants eux-mêmes, à commencer par les américains, et englobe toutes les particularités du sport dans l'exercice d'une diplomatie adressée au



Le Khalifa International Stadium, un des huit stades construits par le Qatar pour la Coupe du Monde 2022

grand public. Pendant la Guerre froide, l'invitation par les Chinois en 1971 de pongistes américains visait le rapprochement, *a priori* impossible, d'un régime communiste avec la démocratie libérale, chef de file du bloc de l'Ouest. Cette mise en scène, plus tard appelée "diplomatie du ping-pong" cachait en réalité la poursuite des intérêts des deux pays, qui allaient bientôt s'allier contre l'URSS dans une logique de puissance dépassant largement le sport. A l'ère où les dirigeants politiques communiquent parfois directement avec les populations (via les réseaux sociaux), ce phénomène s'est largement amplifié.

Des rapports de force dissimulés

Les nouvelles dimensions que prend le sport aujourd'hui créent des occasions de prolonger les rapports de force dans les stades. La mondialisation, les guerres médiatiques ou encore la financiarisation, conduisent les Etats à utiliser le sport comme un levier de puissance, rendant la frontière entre le *soft* et le *hard power* de plus en plus ténue dans ce domaine. En plus de

leur offrir une grande visibilité, il est devenu un secteur économique à très forte valeur ajoutée, en raison de la professionnalisation des jeux, de la globalisation, et surtout de sa popularité. Le sport moderne, et particulièrement le football, sans cesse à la recherche de financements, est une aubaine pour les investisseurs privés mais aussi étatiques. Si le niveau des salaires ou le prix des clubs de football peuvent choquer, ils reflètent néanmoins la réalité d'un secteur économique florissant dans lequel les sommes investies et la valeur ajoutée sont astronomiques. Les investissements dans les sponsors et les droits de télédiffusion massifs génèrent des profits considérables, ce qui explique l'intérêt grandissant des financiers pour les clubs de football par exemple. Ainsi, Nasser al-Khelaifi, président qatari du Paris Saint-Germain (PSG) estime la valeur de son club à quatre milliards d'euros ! Pour des économies de rente comme les Etats du Golfe, le sport n'offre donc pas seulement une occasion de rayonner, mais aussi un moyen affiché d'accompagner la diversification de leur économie en transformant leur manne pétrolière et gazière en véritable puissance financière.

La pierre d'angle de la stratégie du Qatar

Depuis le tournant initié en 1995 par l'arrivée au pouvoir de Hamad al-Thani, le Qatar a placé le sport au centre de sa stratégie nationale. Il ne s'agit pourtant pas d'un pays ancré dans une tradition sportive, ce que prouvent d'ailleurs ses performances encore faibles dans tous les sports. Comme tous les Etats, sa situation géographique détermine ses intérêts vitaux. Ce pays, qui n'est pas plus grand que la Gironde, regorge de pétrole et de gaz conventionnel, avantage considérable qui pourrait toutefois le placer au cœur des convoitises. La sécurité de son territoire et la diversification de son économie sont donc les deux axes majeurs de sa politique extérieure. Multipliant les accords bilatéraux, pour pallier une défense nationale quasi-inexistante et les investissements à l'étranger, le Qatar poursuit l'objectif assumé de devenir une puissance régionale et internationale. C'est vers cela que convergent toutes les stratégies exposées dans le plan *Qatar National Vision 2030* qui vise à en faire une économie moderne et un pays rayonnant. Le sport est le trait d'union entre tous ses objectifs. En cherchant à devenir un lieu sportif incontournable, il accède à une surexposition médiatique qui lui permet de s'afficher comme une nation moderne et prospère. Il multiplie les investissements sportifs par le biais du *Qatar Sport Investment*, fonds souverain créé en 2004, et envahit les marchés des droits de télédiffusion partout dans le monde. Malgré sa superficie et des conditions géographiques contraignantes, ce micro-Etat a su s'imposer comme une destination sportive incontournable et une puissance financière remarquable. L'accueil de la Coupe du monde de 2022 est à la fois le résultat et la continuité de cette politique, en plaçant le Qatar au centre de l'attention mondiale. Même si des polémiques ont agité les sociétés occidentales avant le championnat, elles ont été rapidement relayées au second plan devant le faste et la grandeur de l'évènement, suscitant une admiration unanime, particulièrement dans le monde arabe. ■

« Un pays doit être grand
par la qualité de sa
jeunesse et on ne saurait
concevoir cette jeunesse
sans un idéal sportif. »
Charles De gaulle

Le Qatar poursuit l'objectif assumé de devenir une puissance régionale et internationale.



Rencontre entre Mao et Nixon en 1972, un an après l'invitation des pongistes américains en Chine

Les nouvelles dimensions que prend le sport aujourd'hui créent des occasions de prolonger les rapports de force dans les stades.

630 MILLIONS POUR TAPER DANS UN BALLON

Grégoire Lenoir

La question des salaires des joueurs de foot revient régulièrement dans la sphère publique voire politique. Des explications économiques permettent d'appréhender les causes de ces rémunérations conséquentes.

630 millions d'euros, c'est le montant du contrat signé pour 3 ans par Kylian Mbappé avec le Paris Saint-Germain en octobre 2022¹. Un total, ramené annuellement à 10 000 fois le SMIC, faisant de ce contrat le plus élevé de toute l'histoire du sport. Comme le veut la coutume, l'annonce a relancé les débats sur les salaires colossaux des sportifs du foot. Avant toute chose, je préfère mettre en garde le lecteur : cet article ne considérera pas l'aspect moral de la question. Il n'y aura, par conséquent, ni de "oui" ni de "non" sur l'éthique de ces salaires ou encore moins de plafond proposé si tant est que la réponse existe. En revanche, je vous convie à découvrir certaines explications economico-financières derrière ce phénomène. Pourquoi les joueurs de foot gagnent-ils autant ?

Les revenus des clubs

Pour commencer, il faut comprendre la manière

dont les clubs se rémunèrent car, après tout, ce sont les employeurs des footballeurs et donc ceux qui acceptent de payer de tels montants. Pour ce faire, plongeons-nous dans les comptes du PSG justement. À la page vingt des comptes consolidés de 2019, on peut retrouver le détail du chiffre d'affaires qui s'élève à 622 millions d'euros. De la somme, 60% provient des sponsors et partenaires, 25% des droits audiovisuels, 7% du *Merchandising*² et 7% de la billetterie et des abonnements. Sur la distribution des revenus, c'est peu ou prou le même son de cloche du côté du FC Barcelone et du Bayern Munich. Dans d'autres clubs comme l'Arsenal ou le Real Madrid, la part des droits audiovisuels avoisine les 50%. Quant à la Ligue 1, ils représentaient 47% du chiffre d'affaires agrégé des clubs en 2019. On apprend donc que les droits audiovisuels et les partenariats divers ont une place prépondérante dans le chiffre d'affaires des clubs contrairement à la billetterie comme on aurait pu le croire.

¹ Selon les révélations du journal Le Parisien sorties le 23 octobre 2022

² Vente de maillots principalement



Célébration de Kylian Mbappé après un but. Capture YouTube

Remporter des matches

Concentrons-nous d'abord sur les retombées télévisuelles. Naturellement, une finale de Ligue des champions rassemble bien plus de spectateurs qu'une simple dispute de phase de poules. Dès lors, les bénéfices de l'écran ne sont pas fixes mais dépendent du nombre de matches joués et, plus précisément, de l'avancement de l'équipe dans les compétitions. L'impact des résultats sportifs sur les gains des clubs est déterminant indique le rapport 2019/2020 de la DNCG¹. Et pour cause, la Ligue des Champions rapporte à elle seule de 40 à 100 millions d'euros aux clubs. Un pactole accessible moyennant une équipe performante, mais, sans surprise, il faut des joueurs de premier ordre pour la constituer.

Contrairement à des entreprises de service qui dépendent aussi des hommes, ici le joueur doit non seulement bien accomplir son travail - jouer au foot - mais mieux encore, battre ses adversaires. Il ne faut pas seulement que les joueurs soient excellents, il faut qu'ils soient les meilleurs. C'est l'élitisme poussé à son paroxysme. Économiquement dit, une loi de l'offre et de la

demande impitoyable, ou encore, un processus d'enchère sur le niveau de jeu du joueur. Plus ce dernier est talentueux, plus il sera courtisé par les clubs et donc plus il pourra tirer son salaire vers le haut. Le prix sur lequel se mettront d'accord club et joueur reflètera, pour le club, le montant que l'organisation est prête à payer pour que le joueur en question lui donne une probabilité suffisante de gagner un certain nombre de matches et ainsi lui permette d'empocher les revenus évoqués ci-dessus. Ceux-ci étant élevés, les enchères sur les équipiers vont aussi être considérables. Par ailleurs, les joueurs étant directement à l'origine de ces rétributions, on comprend aisément qu'ils reçoivent chacun une part importante du gâteau. Pour les clubs, il s'agit en réalité d'un investissement et c'est d'ailleurs considéré comme tel dans leurs états financiers.

La “Star Academy”

Dans les méandres des comptes du PSG, nous avons découvert l'importance des sponsors et des partenaires du club. Évidemment pour attirer les marques, gagner des tournois est fondamental. Cependant, d'autres facteurs rentrent dans leur

¹ Commission de contrôle des clubs professionnels

ligne de mire, notamment l'image. La marque veut-elle associer son identité à celle du club ? Nike verse environ 80 millions d'euros par an au PSG à titre d'exemple. On en vient donc à une autre explication du salaire des joueurs. Quand les clubs paient des sommes pharaoniques aux joueurs, c'est aussi pour qu'ils puissent contribuer à leur *aura* et permettre de signer ces contrats. Ce ne sont plus seulement des joueurs mais des "stars" payées pour s'exposer au public. Cristiano Ronaldo, qui vient de négocier un salaire de 200 millions d'euros par an avec le club saoudien Al-Nassr, est l'homme le plus suivi sur Instagram. Si le président du Paris Saint-Germain est prêt à déboursier les 630 millions, c'est qu'il croit qu'en retenant l'homme aux 36 km/h de vitesse de pointe, il va attirer les entreprises et, en outre, les "fans" qui vont regarder les matchs du club parisien, acheter les maillots du joueur, etc. Son salaire n'est plus seulement imputé à sa capacité de marquer mais aussi au spectacle qu'il offre à son public ainsi qu'à la personnalité qu'il dégage. Pour emprunter un terme juridique, les clubs financiarisent l'"*Intuitu personae*" des joueurs. On sort alors de l'économie du sport pour tomber dans l'économie de la notoriété qui est aussi très rentable. Enfin, l'unicité qui caractérise certains des plus grands joueurs du monde, propulsés par leurs admirateurs au rang d'artistes voire de divinités, explique l'acharnement des clubs allant parfois par-delà toute rationalité financière. « *Les buts de Messi sont des œuvres d'art* » disait Frank Rijkaard, l'ancien international néerlandais. En poussant l'analogie, pouvons-nous expliquer rationnellement que le *Salvatore Mundi* de Léonard de Vinci ait été vendu à 450 millions de dollars ?

Pouvons-nous expliquer
rationnellement que
le *Salvatore Mundi* de
Léonard de Vinci ait été
vendu à 450 millions de
dollars ?

Pour terminer, remarquons que si les enchères sur les joueurs montent si haut c'est que les clubs ont la capacité financière de le faire. Autrement dit, suffisamment de personnes apprécient et regardent le foot pour alimenter la machine. Les salaires des joueurs sont en définitive une simple traduction économique de la popularité du foot. Si la question éthique vous taquine à présent, je vous invite à lire l'article d'économie de notre numéro sur le pouvoir du peuple (n°26) ! ■

¹ Qualités personnelles du cocontractant

Les salaires des joueurs sont une simple traduction économique de la popularité du foot.



Dominik Hofbauer-1yLto422fYQ - Unsplash

ANTOINE BLONDIN, LE HUSSARD DANS LES GRADINS

Ombeline Chabridon

A l'arrière d'une moto pour suivre les cyclistes du Tour de France, sur les gradins des championnats internationaux ou attablé dans un bistrot de la Rive droite, Antoine Blondin fut le héraut de la compétition, du dépassement de soi et du lien entre les hommes.

Antoine Blondin (1922-1991) est de ceux auxquels on s'attache instantanément. Il n'est que de faire quelques recherches dans les archives de l'INA pour y voir ressusciter son air bonhomme, doucement mélancolique et toujours jovial. Blondin a le verbe un peu traînant à la Houellebecq et direct à la Céline, l'accent de l'après-guerre et le regard profond.

Un poète dans L'Équipe

Grand ami de Roger Nimier, Blondin s'est illustré par ses romans, comme *Un singe en hiver* adapté à l'écran par Henri Verneuil en 1962, mais aussi par ses chroniques sportives parues dans le journal *L'Équipe* : entre 1954 à 1958, il y tenait chaque mardi sa rubrique intitulée *La Semaine buissonnière*. Aujourd'hui, si un petit square parisien près de la Porte de Bagnolet porte son nom, l'écrivain et chroniqueur sportif reste assez méconnu du grand public en dépit des deux récentes expositions qui lui ont été consacrées : l'une en 2021 à la mairie du VI^{ème} arrondissement, "Le muscle et la plume", pour le trentième anniversaire de sa mort, et

l'autre en 2022, "Plume vagabonde", à Lyons-la-Forêt (Eure) pour le centenaire de sa naissance. Or, et c'est Pierre Assouline qui le dit dans un article publié le 12 avril 2016 sur *La République des livres*, "on n'a jamais eu autant besoin des livres d'Antoine Blondin ; sa présence légère nous dédommage des pesanteurs de l'air du temps et de l'actualité".

Champions et supporteurs

La grande passion d'Antoine Blondin et ce pour quoi il restera célèbre, c'est bien le Tour de France. Le Tour en effet, c'est peut-être la France dans ce qu'elle a de plus charnel. Sa popularité d'ailleurs persiste largement, puisqu'il est encore aujourd'hui l'un des événements sportifs les plus suivis à l'échelle mondiale. "Dans son recueil *Sur le Tour de France*", analyse Jean-Pierre Castelani, "Blondin explique longuement les raisons de son intérêt pour le Tour : [...] son goût du vagabondage, de cet espace de la France buissonnière, cette plongée dans une France rurale, populaire, cette fête champêtre avec la caravane, le folklore des arrivées, ce rendez-vous familial et cosmopolite". Cette atmosphère chaleureuse et étrange est celle qu'il souligne dans sa toute première chronique où



Antoine Blondin aux Jeux Olympiques de Tokyo, 1964

les mots de “famille” et de “rituel” illustrent bien ce qu’est l’événement du Tour de France. Ce lien entre les hommes, Blondin l’exalte jusque dans la rivalité des coureurs qui est essentielle. A propos du duel légendaire d’Anquetil et de Poulidor, qui oppose les supporters des deux champions, Blondin conclut : *“Il faut que les gens sachent que le moment est venu où l’on peut être pour l’un sans être contre l’autre, car ils sont désormais complémentaires dans le cadre de ce Tour de France inoubliable et se font mutuellement valoir”* (14 juillet 1954).

Nombreux sont les critiques et biographes de Blondin à souligner le souffle épique que le journaliste insuffle dans ses chroniques. Il prouve par là, s’il en était besoin, que le sport aussi est une matière pour la littérature. Son évocation du coureur Raymond Poulidor, notamment, illustre la capacité où est Blondin à livrer le fruit de son observation avec justesse et poésie : *“J’observais hier, à différentes phases de l’étape, le visage familier de Raymond Poulidor. Il est grave et beau, buriné par ce qu’on a pris longtemps pour une sorte de difficulté à réfléchir et qui n’est sans*

doute qu’une formidable capacité de s’abstraire du contexte et de l’entourage. [...] Il n’y a ni sang-froid, ni humour dans les postures d’absence auxquelles on le voit si souvent s’abandonner mais plutôt une résignation absorbée en elle-même et la rumination d’un songe à jamais inachevé” (21 juillet 1967).

Mais outre la familiarité des coureurs, son rôle de commentateur et donc de suiveur du peloton lui assure également un point de vue privilégié sur les spectateurs, sur cette foule rassemblée le long des routes de France dans l’attente du passage des cyclistes, lancés à toute allure et qu’on distingue à peine. Il évoque en ces termes l’émotion produite par le passage du champion très populaire, Raymond Poulidor : *“Et le plus fort est qu’aucun de ceux qui n’ont pu réussir à l’apercevoir n’ont eu un mouvement d’humeur, la réaction du dépit amoureux. Pour eux, la preuve de l’existence de Poulidor et sa majesté tiendront, comme celle de Dieu, dans le fait qu’on ne sait pas où il se trouve et qu’on ne le voit pas, mais qu’il est nécessaire à l’explication du système”* (21 juillet 1967). Atmosphère de famille et rituel sacré, donc,

Le rugby est essentiellement traditionnel, chevaleresque et généreux.

que cet événement sportif, cette fête populaire et synchrétique qui rassemble ces millions de Français dans l'attente du passage fugace d'un peloton serré.

Sortir de soi-même

L'amour du sport d'Antoine Blondin est aussi à comprendre au regard de son esprit de "hussard", de son désenchantement intime, celui qui lui valut le qualificatif d'antimoderne, voire de réactionnaire. C'est cet idéalisme qui lui fait dire : "Le rugby est essentiellement traditionnel, chevaleresque et généreux. Il était normal qu'il répondît aux aspirations des populations où les folklores sont demeurés particulièrement vivaces, où les tempéraments inclinent volontiers au lyrisme et où l'exubérance ouvre la porte à la prodigalité. [...] Il faut certainement à ce sport des vertus intimes [...] pour provoquer chez l'homme ces phénomènes inhabituels de solidarité extérieure, d'oubli de soi-même, d'identification, de participation enfin, au sens mystique du terme." "Oubli de soi", "climat d'extase", "prodigalité", "engouement national" : c'est toujours, sous la plume de Blondin, ce même mélange de sacralité et de générosité qui est merveilleusement contenu dans le mot "engouement". Lui dont on raillait facilement le goût pour la boisson, il semble qu'il trouve dans le sport et dans le vin la même satisfaction d'une soif plus profonde : celle, mélancolique, de lien avec les hommes. Chez Blondin, c'est une quête de l'ivresse qui ressemble à l'enthousiasme, qui fait sortir de soi-même pour pouvoir *faire corps* avec les autres ■

Il faut certainement à ce sport des vertus intimes [...] pour provoquer chez l'homme ces phénomènes inhabituels de solidarité extérieure, d'oubli de soi-même, d'identification, de participation enfin, au sens mystique du terme.

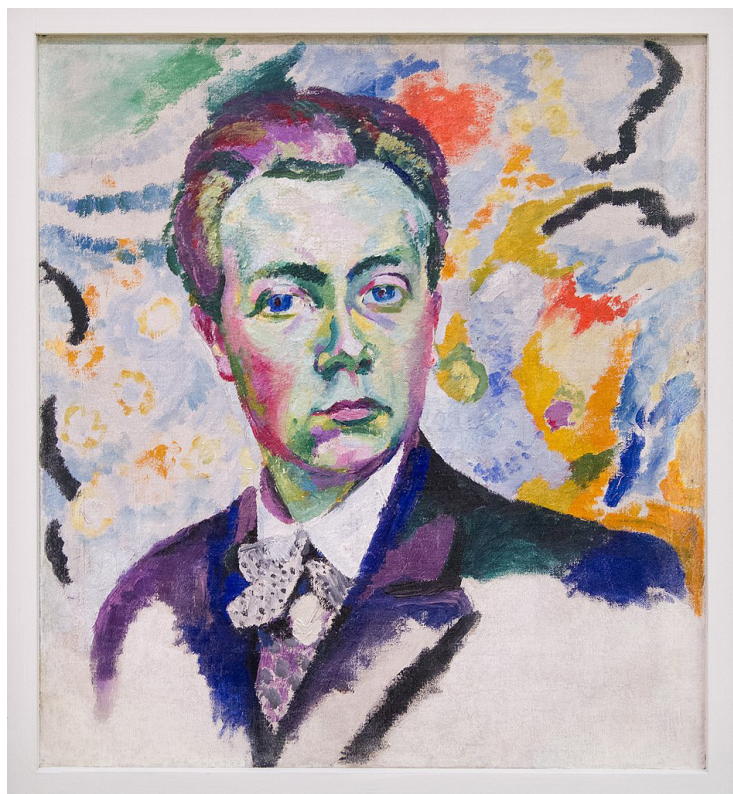


Racing 92 - Stade Français, au Paris La Défense Arena. ©Anne Renard

LES COULEURS DE L'EXPLOIT

Anne Hédé-Haiïy

Après la série des *Fenêtres* où le motif tendait à disparaître sous la prolifération prismatique des couleurs, Robert Delaunay (1885-1941), que les historiens de l'art considèrent comme un artiste charnière entre l'impressionnisme et l'abstraction, est à la recherche d'un sujet neuf qui lui ferait reprendre contact avec la réalité de la vie contemporaine. Il peint ainsi en 1913 *L'Équipe de Cardiff*. Ce tableau, dont on conserve trois versions mais dont nous n'étudierons que la dernière, représente, dans un décor urbain, des joueurs de rugby jouant une touche,



Robert Delaunay, autoportrait, 1905-1906.
Musée national d'art moderne

Elaboration de l'œuvre

Le choix d'un tel sujet n'est pas anodin. Il s'inscrit en effet dans un contexte très politique marqué par le traumatisme de la défaite de 1870 qui popularise l'idée du besoin de renforcer et même reconstruire la force physique et morale de la nation par le sport. Les sports d'équipe sont dès lors reconnus comme de véritables petites guerres avec leur discipline nécessaire qui permettent à leurs membres de s'habituer au danger et aux coups, comme l'affirme un article de l'*Almanach des Sports* cité par l'historien américain Eugen Weber

dans *France : Fin de siècle* (1986). Par ailleurs, le tableau voit le jour à un moment où, dans la presse sportive, le débat sur l'infériorité des Français face aux Anglais, aux Ecossais et aux Gallois est très animé, seul le match France-Ecosse de 1911 ayant donné lieu à une victoire nationale. Le titre du tableau surprend donc, puisque Delaunay semble avoir tiré son inspiration d'une photographie parue le 18 janvier 1913 dans *Vie au grand air* prise lors d'un match opposant deux clubs français, le Stade toulousain et le Sporting club universitaire de France, facilement reconnaissables sur le tableau à la couleur des maillots, blanc rayé bleu pour le SCUF et rouge, décliné en rouge noir et pourpre, pour



Robert Delaunay, *L'Équipe de Cardiff*, 1913, Musée d'Art Moderne de Paris



Extrait de *Vie au grand air*, 18 janv. 1913, Gallica

les Toulousains. Serait-ce donc par nationalisme que l'artiste a donné à des joueurs français le nom de l'équipe galloise alors réputée invincible, comme pour communiquer aux premiers la force légendaire des seconds que les français ont eu le loisir d'admirer à plusieurs reprises à Paris en 1911 et 1912 ?

Un sujet résolument moderne

Plus qu'une expression purement politique, *L'Équipe de Cardiff* est une œuvre qui s'inscrit dans le lyrisme « modernolâtre » de Cendrars et d'Apollinaire. Contrairement au très bucolique *Joueurs de foot-ball* du Douanier Rousseau (1908), les sportifs de Delaunay jouent dans un cadre urbain et donc moderne par excellence. La tour Eiffel, la Grande Roue et le biplan qui occupent la partie supérieure du tableau sont autant de références à la réalité contemporaine dans laquelle le sport tient désormais une place centrale.

Peintre de la vie moderne autant que Cendrars pour qui « la publicité est la fleur de la vie contemporaine », Robert Delaunay est fasciné par les panneaux-réclame emblèmes d'une esthétique du transitoire et du contraste dont les taches chromatiques envahissent un tissu urbain dominé par la grisaille. *L'Équipe de Cardiff* assimile

Plus qu'une expression
purement politique,
L'Équipe de Cardiff
est une œuvre qui
s'inscrit dans le lyrisme
« modernolâtre » de
Cendrars et d'Apollinaire.

et surpasse les mécanismes de l'agressivité commerciale : chaque motif y est soutenu par un énoncé, chaque mot est illustré par un référent visuel dans un balancement continu entre le nom et son effigie. Ainsi, Astra, une société de construction d'aéroplanes, renvoie au biplan, Paris à la tour Eiffel et la Grande Roue, autant d'insignes de la modernité qui gravitent autour du patronyme Delaunay. Il s'agit donc d'une véritable construction symbolique du nom où l'amplification de la signature fait du tableau tout entier un panneau-réclame destiné à défendre l'engagement dans la modernité de l'artiste dans le jeu concurrentiel des avant-gardes du Salon des Indépendants de 1913.

Pour accentuer encore le dynamisme du sujet, l'artiste exploite la force dynamogénique [...] de l'assemblage bigarré des maillots et des affiches.

Dynamisme de la couleur

Composée de grands aplats de couleurs, la toile se montre sans relief ni profondeur, comme le paysage que l'on verrait depuis l'aéroplane qui surplombe le tableau, seul élément avec la roue introduisant certains effets de perspective. La réduction planimétrique des volumes de la toile, ainsi que le nivellement scalaire qui font se heurter les constructions avec les panneaux publicitaires sont en fait autorisés par les nouvelles possibilités de vision découvertes à bord des engins aériens. L'aviateur Raymond Guasco s'est exprimé à ce sujet dans *L'Opinion* en 1912 : « C'est l'entrée imprévue dans un monde dessiné suivant un parti pris décoratif. Les objets et les choses sont indiqués par des grandes teintes plates [...]. Nous sommes à 400 mètres. Le monde n'est plus qu'un ensemble de grandes taches de couleurs heurtées », et ce sont ces données plastiques que le peintre met en œuvre pour son patchwork coloré de *L'Équipe*. Si le dynamisme de l'œuvre ne réside donc pas dans sa profondeur, la composition de la toile le rend néanmoins palpable par la juxtaposition des éléments publicitaires, groupés autour de l'axe médian vertical lui-même animé par la courbe sinusoïdale qui traverse la toile depuis les pieds du joueur en extension jusqu'au sommet de la roue, dynamisme ascensionnel, à l'image des trois structures arrachées aux forces de la pesanteur. Pour accentuer encore le dynamisme du sujet, l'artiste exploite la force dynamogénique, stimulante et excitante, des couleurs franches de l'assemblage bigarré des maillots et des affiches. Il rejoint ainsi le goût des sportifs pour les couleurs pures, revendiqué par un boxeur cité par Gabriel Mourey dans *Gil Blas* : « Nous exigeons que ne vibrent autour de nous que des couleurs franches et vigoureuses, aussi montées de ton que possible, de ces rouges sonores qui sont pareils à des coups de clairon, de ces verts acides qui font grincer les dents des malades que vous êtes, mais aussi qui donnent à nous de si exquis sensations [...]. Nous



Henri Rousseau, *Joueurs de foot-ball*, 1908, Salomon R. Guggenheim Museum, New-York

chérissons les oppositions brutales, les contrastes audacieux dont nos décorateurs se sont fait une spécialité dans l'emploi de ces couleurs qui nous rappellent la violence de nos sports favoris [...]. Car la forme n'existe pas, la forme n'est rien. Il n'y a que la tache. La forme est une manifestation de l'intelligence, la tache est une manifestation de l'instinct. Nous sommes donc pour la tache, contre la forme résolument ».

L'Équipe de Cardiff, résolument ancrée dans la réalité contemporaine, où le sujet artistique se confond avec l'art vigoureux de la communication urbaine, ne laisse donc pas de doute quant aux intentions de l'artiste d'innover. A la manière d'un Cendrars ou d'un Apollinaire qui célèbrent la modernité par leurs vers, c'est avec ses couleurs que Delaunay proclame sa vision combative de la vie moderne qui honore l'action et le dépassement de soi. ■

INTERVIEW AVEC

MARTIN MOSNIER, JOURNALISTE CHEZ EUROSPORT

Journaliste pour *Eurosport*, Martin Mosnier est spécialiste du football français. Lors des Euros 2016 et 2020, et des Coupes du monde 2014 et 2018, il a été l'envoyé spécial de la rédaction auprès des Bleus. Quelques semaines après l'édition 2022, il nous livre son analyse et le regard qu'il porte sur le sport.

Quel est votre parcours ? Qu'est ce qui vous a mené au sport ?

Je suis né dans une région où on aime le football, à Saint-Etienne : je suis donc tombé dedans quand j'étais petit, et je me suis toujours dit que j'avais envie de vivre de cette passion. Par ailleurs, j'ai toujours aimé écrire, raconter des histoires. Par la suite, j'ai suivi un parcours assez classique : prépa lettres, fac d'histoire, école de journalisme puis stage, CDD et CDI chez Eurosport.

Quel est le souvenir sportif qui a marqué votre jeunesse ? Et celui qui a marqué votre carrière professionnelle, pour l'instant ?

J'ai plusieurs souvenirs marquants de mon enfance, je vais essayer d'être original : France-Bulgarie, en 93, d'abord, quand on échoue à se qualifier pour la Coupe du monde 94. Ça a été un traumatisme pour moi, comme pour beaucoup de gens de ma génération. Je pourrais dire aussi la Coupe du monde de 1998, mais si je prends un souvenir tout à fait personnel, je dirais Saint-Etienne - Ajaccio, 1er mai 1999, Stade Geoffroy-Guichard : c'était le match de l'accession pour monter en Ligue 1. À la dernière minute, Ajaccio égalise et on pensait à ce moment que l'ASSE ne monterait pas mais, dans le même temps, la défaite de Lille assure la place de l'ASSE en Ligue 1 ! La foule a envahi le terrain, on était passé par toutes les émotions. Pour la Coupe du monde 98, c'est surtout le 8ème de finale contre le Paraguay qui m'avait complètement chamboulé. Ce sont essentiellement des souvenirs de football mais il y a aussi la Coupe du monde 99 de Rugby.

D'un point de vue plus professionnel, c'est le France - Argentine en Russie. Mais lorsqu'on travaille sur ces événements on les met un peu à distance, on ne vit pas les mêmes émotions.

Vous avez été l'envoyé spécial de la rédaction d'Eurosport lors de la Coupe du monde 2014 mais surtout lors de l'édition 2018 ; qu'avez-vous retenu de ces voyages ? La Coupe du monde est-elle le plus grand événement sportif ?

La particularité de la Coupe du monde, c'est d'abord ce qu'il y a autour ; on sent que c'est un événement mondial, c'est un peu Disneyland. C'est aussi une dimension complètement unique : tout le monde à les yeux rivés dessus et ça n'a rien avoir avec les matchs de championnats et même avec les matchs de Ligue des champions. Ce que j'en retiens, c'est que finalement l'événement est plus fort que tout. J'ai suivi la coupe du monde au Brésil et la coupe du monde en Russie mais c'est la coupe du monde qui compte, véritablement. En plus, en tant que journaliste, je suivais les Bleus donc j'étais dans un petit monde, à part, concentré sur notre mission qui est de raconter le plus fidèlement l'aventure de l'Équipe de France. J'ai couvert beaucoup d'autres événements mais la Coupe du monde, c'est pas un événement fois dix, c'est un événement fois un million ! Tout a une portée qui est sans commune mesure avec le reste. La Ligue des champions a pris un poids considérable depuis les quinze dernières années mais la Coupe du monde reste tout à fait unique. Il n'y a qu'à voir la réaction des joueurs éliminés lors de la dernière Coupe du monde ! On représente son pays et ça n'arrive que tous

« Ce qui m'intéresse dans le sport, c'est cette dimension émotionnelle, tragique et somptueuse. »



Martin Mosnier

les quatre ans ; cette rareté en fait un événement précieux.

Quelle est, pour vous, l'importance du sport, d'un point de vue individuel mais aussi social ?

J'ai toujours considéré le sport comme un vecteur d'émotions. Rien n'est écrit à l'avance, et il y a peu de choses dans la vie qui sont aussi imprévisibles. Le sport, c'est aussi les histoires qui vont avec ; un inconnu peut devenir un héros absolu, et une célébrité peut s'effondrer. Ce qui m'intéresse dans le sport, c'est cette dimension émotionnelle, tragique et somptueuse. C'est aussi une école de vie. Et puis, ce sont aussi les jeux du cirque d'aujourd'hui !

Quelles évolutions majeures du sport avez-vous pu observer au cours des dernières années ?

Déjà, quand j'étais jeune, c'était bien moins populaire, et je n'étais pas loin d'être le seul de la cour de récréation à m'intéresser au football. Aujourd'hui, tous les enfants rêvent de devenir MBappé. Comme le sport pénètre beaucoup plus la société, on le regarde différemment, et les sportifs acquièrent, en effet, un autre statut. Par ailleurs, le sport s'individualise de plus en plus et se "starifie". Il suffit de voir comment on axe nos articles, et notamment lors de la dernière Coupe du monde : "la dernière de Messi", "le rendez-vous d'MBappé"... Il y a toujours eu des stars comme celles-ci mais nous sommes aujourd'hui dans une société qui favorise les stars, et on le voit dans bien d'autres domaines que le sport.

Lionel Messi a joué son dernier match en coupe du monde, Cristiano Ronaldo a quitté les grands championnats pour un club d'Arabie Saoudite (Al-Nassr), Roger Federer et Serena Williams ont tiré leur révérence : Sommes-nous entrés dans une nouvelle ère ?

C'est une histoire continue. Même si, en football, il y a une page qui est en train de se tourner puisque Messi et Ronaldo étaient depuis 2006 l'Alpha et l'Oméga, c'est un éternel recommencement. En tennis, c'était l'ultime année de Federer, et la première grande année d'Alcaraz. On était dans des dimensions gigantesques avec Messi et

Ronaldo pour le football, Federer, Nadal et Djokovic pour le tennis : ils ont repoussé les limites de leurs disciplines et donné de nouvelles références. Reste donc à savoir si ceux qui viendront après seront à la hauteur de ces références.

Football, Rugby, Handball, Volley, ou encore Basket, la France est championne du monde des sports collectifs, depuis quelques années. Comment l'expliquez-vous ?

Je me garderai bien de dire si ça va durer ou pas, on ne sait jamais, et c'est ce qui fait la merveille du sport. Cela dit, on a un réservoir fou en football, et en basket notamment, en particulier en Ile-de-France. C'est l'un des plus grands viviers du monde en football ; l'Ile-de-France est comparable à l'Etat de Sao Paulo ! Ça tient à des structures qui font leurs preuves depuis de nombreuses années, à une culture de foot de rue que n'ont pas certains de nos voisins qui en sont très jaloux. On a aussi des équipements de proximité partout et un championnat qui permet à des très jeunes joueurs de jouer à un niveau qui est compétitif, quoi qu'on en dise, contrairement à des championnats qui sont peut-être plus relevés mais dans lesquels il est plus difficile de se faire une place. Pourtant, on n'est pas à l'abri d'un échec comme en 2002 ; il n'y a jamais de garantie. Ce qui est sûr, c'est que le contexte est très favorable.

Au-delà des règles qui les régissent, quelles sont les principales différences entre les sports les plus suivis ; football, rugby, tennis... ?

Il y a à la fois des différences géographiques et des différences sociales entre les sports. Le football est incomparable parce qu'il transcende tout et suscite un engouement beaucoup plus large, même s'il demeure populaire. Contrairement au rugby, par exemple, le football dépend moins de son implantation géographique, et cela est dû d'abord à sa simplicité.

« Le sport s'individualise de plus en plus et se "starifie". »

« En Ile-de-France, c'est l'un des plus grands viviers du monde en football. »

La Coupe du monde 2022 n'a pas été une coupe du monde comme les autres, entre les polémiques et l'enthousiasme suscité, qu'en reste-t-il ?

Déjà en 2014, quand la Coupe du monde a commencé, il y avait des manifestations partout contre la FIFA, des gens défilaient avec la tête du président Blatter au bout de piques ! Le contexte était très tendu mais il est vite retombé avec les premiers matchs. Effectivement, cette année, ça n'avait jamais atteint de telles proportions. Mais l'évènement de la coupe du monde l'emporte sur toutes les polémiques et l'image du Qatar en est ressortie grandie. Ça a permis tout de même de mettre en avant des problématiques importantes et on peut s'en réjouir.

L'image de la FIFA n'est pas ressortie grandie de cette édition. Certains de ses membres par le passé ont été parfois lourdement condamnés pour des faits de corruption (en 2015, notamment). Le football mondial pâtit-il de cette image ?

La FIFA est dans un monde parallèle ! Gianni Infantino n'incarne pas le renouveau qu'il aurait pu incarner après Sepp Blatter, c'était une opportunité mais il ne l'a pas du tout saisie. L'image de la FIFA est ternie mais ils donnent l'impression de s'en moquer. Dans l'affaire du brassard One Love, leur décision était révoltante, c'était du jamais vu de mettre un carton jaune au capitaine pour avoir porté un brassard comme celui-ci. Je n'ai

aucun espoir que cette image de la FIFA évolue positivement dans les prochaines années. Il faut toutefois distinguer la FIFA de ceux qui font le jeu, et je pense que beaucoup de joueurs sont dépités devant ce qu'ils font.

Quelle est la place du football dans nos sociétés, et en particulier en France ?

Le football est "l'opium du peuple", d'une certaine manière, depuis longtemps. En France, ça a basculé en 98 et depuis c'est un effet boule de neige. On n'est pas un pays de football pourtant, à l'origine. Une partie de la population est encore hermétique à ce sport d'ailleurs, ce qui n'est évidemment pas le cas en Argentine ou au Brésil. ■

Propos recueillis par Emmanuel Hanappier

« L'évènement de la coupe du monde l'emporte sur toutes les polémiques. »

LES COUPS DE CŒUR DE CHARLOTTE



Écrire, Marguerite Duras, 1993

L'adage populaire dit souvent qu'un bon écrivain s'isole pour donner vie à ses mots. Marguerite Duras n'y échappe pas.

Le tableau est simple : la demeure de Neauphle, acquise après les droits vendus au cinéma d'*Un barrage contre le Pacifique*.

Là-bas, entre ces murs qui sont sa maison, Marguerite craint. Marguerite boit. Marguerite hurle sans bruit. Marguerite appuie au cœur de la plaie pour purger la peine.

« C'est dans une maison qu'on est seule. Et pas au-dehors d'elle mais au-dedans d'elle. » commencera-t-elle à murmurer.

Le tableau est simple : Vauville, petite bourgade de charme près de Deauville, ayant, en son centre, une petite chapelle qu'elle juge « adorable », elle qui pourtant assurera qu'elle boit car elle sait que Dieu n'existe pas. « Si je n'avais pas écrit je serais devenue incurable de l'alcool. C'est un état pratique d'être perdu sans pouvoir écrire » continuera-t-elle

de murmurer.

Le tableau est simple : dans ce havre catholique, un cimetière où repose un jeune aviateur anglais, jeune orphelin assassiné par une milice allemande, à l'aube de l'armistice et veillé toute une nuit par les habitants du village. Marguerite pleure. Marguerite écrit. Il y a de ces morts qui broient le cœur, à l'instar d'une vie.

« Ecrire quand même malgré le désespoir. Non : avec le désespoir. » murmurerait-elle encore.

Le tableau est fini : livre démesuré sans que l'auteur ne se perde un instant. Dire et répéter inlassablement la même histoire, celle qui rend malade mais qui entre en grande conversation avec les échos du silence.

« La solitude est toujours accompagnée de folie. Je le sais. On ne voit pas la folie. Quelquefois seulement on la pressent. » finira-t-elle de murmurer.

Je pleure en commençant *Écrire*.

Je pleure en le fermant.

Ne pas mâcher ses mots, comme elle, et m'apercevoir, non sans avoir le cœur serré, que sur la mélodie du chaos, Marguerite - ou moi, lectrice - dansera toujours le mieux.

Je pleure encore.



Aphorismes et pensées, Françoise Sagan, 2021

Le temps passe et une vérité s'installe : l'amour inaltérable que je porte à Sagan. Chacun le dit, tout le monde le sait, les livres que j'ai dévorés dans la douceur du jour ou la noirceur de la nuit sont les siens. Qu'elle ne fut donc pas ma joie quand j'ai découvert, par un heureux hasard, dans une vieille librairie du cinquième arrondissement parisien, l'ensemble des maximes, pensées, citations et préceptes de ce joyeux monstre de dix-sept ans.

Ce n'est pas vraiment un livre et je risque de me faire taper sur les doigts, comme dans mon heureuse enfance, avec une règle en fer que je détestais en silence. Pourtant, les mots sont là. Intactes. Regroupés. Immaculés.

Les livres de Sagan se mélangent dans ma mémoire littéraire et nombreuses de ses citations s'éparpillent dans mes cahiers de notes.

Ici, dans ce livre d'or, s'accouplent

les thèmes de l'amour, de l'argent,
du jeu, de l'écriture qui était toute
sa vie, du bonheur et de la mort.
Véritable ode à l'existence
humaine, ce recueil et ses trois
cents citations rappellent au
lecteur que son écrivain était une
femme libre, moderne, seule et
d'un humour hors du commun.
A dévorer sans état d'âme.

Charlotte Cros de Gracia



La rédaction

Fondateurs

Alban Smith & Hervé de Valous

Rédacteurs

Géopolitique

Amycie Lécuyer

Littérature

Ombeline Chabridon

Histoire de l'Art

Anne Hédé-Haüy

Histoire

Hervé de Valous

Economie

Grégoire Lenoir

Philosophie

Gabriel Arduin

Actualité

Emmanuel Hanappier

Responsable brèves

Charlotte Cros de Gracia

Responsable entretiens et communication

Emmanuel Hanappier

Direction artistique

& photographies

Pauline Doutrebente

Maquettiste

Gersende Sechet

Secrétaire de rédaction

Aliénor Brochot

Chargées de communication

Maëlys de Bourayne

Marthe Chabridon

LF